

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Baronne de MONTENACH

La Jeune Fille et le Métier ou la  
Protection, c'est la Profession !

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 208-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# La Jeune Fille et le Métier

ou

## la Protection, c'est la Profession !

(Suite.)

Un bon métier est un moyen d'ascension pour les familles, c'est par lui qu'elles sortent du prolétariat et s'affranchissent de ses terribles sujétions.

On pourrait écrire au-dessus de la porte de beaucoup d'usines et d'ateliers ces paroles effrayantes que Dante déchiffrait avec terreur à l'entrée de son enfer : *Lasciate ogni speranza voi ch'entrate !* Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.

N'oublions pas ce qu'a écrit Jules Simon dans une de ses plus belles pages :

« La femme devenue ouvrière n'est plus une femme. Au lieu de cette vie cachée, abritée, pudique, entourée de chères affections et qui est si nécessaire à son bonheur et au nôtre même, par une conséquence indirecte, mais inévitable, elle vit sous la domination d'un contre-maître, au milieu de compagnes d'une moralité douteuse, en contact perpétuel avec des hommes, et séparée de son mari. »

A l'usine, à l'atelier, la jeune fille ne devient qu'une fausse professionnelle, à cause de l'extrême spécialisation qui y règne, spécialisation qui est une cause fréquente de chômage et qui, en l'empêchant d'acquérir un métier clef, c'est-à-dire un métier dont la connaissance complète constitue une initiation générale, la rend toujours subordonnée et dépendante.

Nous ne saurions négliger le côté moral de la question, c'est pourquoi nous avons l'obligation d'éloigner la jeune fille des professions qui peuvent la conduire au mal,

l'exposer à certaines tentations, faciliter certaines chutes, accentuer certaines prédispositions au luxe et au plaisir.

Il est déplorable que le travail de la femme, qui devrait être l'instrument de sa rédemption, soit si souvent la cause de sa déchéance profonde.

Les jeunes filles qui, en flots pressés, recourent à nos services, viennent pour les trois quarts de la campagne. Comme des papillons que la lumière affole et aveugle, elles se précipitent vers les villes, grisées d'espairs trompeurs, avec une insouciance qui me remplit toujours de stupéfaction, quoique j'aie cependant, depuis quinze ans, acquis une rude expérience.

Ces jeunes villageoises, pour la plupart, n'ont aucune préparation, aucune formation, elles sont disposées à accepter n'importe quoi ; pour quelques francs de plus par mois, elles sacrifient allègrement liberté, dignité, s'exposent aux pires entreprises, se contentent de logements effroyables, tout cela pour avoir le bonheur de vivre en ville !

Ce mot **VILLE** flamboie à leurs yeux en caractères de feu et exerce sur elles une véritable suggestion.

J'ai connu des filles de riches fermiers qui jouissaient chez elles d'une véritable aisance, qui pouvaient prétendre à un établissement convenable, abandonner tout cela et se contenter d'un sort misérable *pour vivre en ville !*

Il est difficile de remonter un courant pareil ; nous devons cependant le tenter et c'est par le relèvement des métiers agricoles que nous y parviendrons.

Vous avez vu, par les chiffres que je vous ai donnés tout à l'heure, que près de trois millions et demi de femmes sont employées en France au service de l'agriculture. Mais dans ce nombre, combien en est-il qui sont, en somme, de simples manœuvres travaillant machinalement, sans goût à leur ouvrage, sans initiative, livrées à la routine.

Tous ceux qui s'intéressent à la question que j'aborde ici, sont unanimes à déclarer nécessaire une meilleure

formation des jeunes villageoises, comprenant l'enseignement agricole et ménager, donnant aux campagnardes une éducation en harmonie avec les occupations qui leur incomberont, préparant des fermières actives et intelligentes, capables de faire fructifier leur jardin et leur verger, de diriger profitablement la laiterie, la basse-cour et le ménage, de seconder utilement l'homme des champs dans tous ses travaux.

Parmi les jeunes filles des fermiers, on en rencontre, comme je l'ai dit tout à l'heure, qui souffrent de ce qu'elles appellent l'infériorité de leur condition ; elles regardent cette condition, si honorable cependant, comme indigne d'elles, et aspirent à embrasser une carrière plus élevée à leurs yeux. A celles-là, l'enseignement agricole professionnel fournira le remède le plus efficace, surtout si ceux qui le dirigent, s'élevant au-dessus de l'utilitarisme brutal, savent idéaliser la vie rurale et ouvrir les yeux de leurs élèves sur ses jouissances et ses joies.

Vous connaissez les œuvres qui se sont répandues en Belgique sous le nom de Cercles de fermières. Ces institutions excellentes ont justement pour but de relever la paysanne à ses propres yeux, de lui apprendre son rôle social et familial, d'en faire pour l'agriculteur une véritable collaboratrice. Le programme d'étude des Cercles de fermières comprend tout ce qui se rapporte à l'agriculture, à la laiterie, à la tenue de la maison, à l'hygiène ; il s'occupe de l'embellissement de la ferme, de son mobilier, de sa décoration florale, des vêtements, des lectures, des jeux, des plaisirs. C'est ainsi toute une transformation de la vie rurale qui se prépare, dont la bienfaisante action influera sur ces institutions d'assurance, ces sociétés de vente et de consommation, ces caisses rurales, ces mutualités agricoles, ces syndicats de toutes sortes qui s'introduisent de plus en plus dans nos pays, y ramenant la prospérité.

Il était temps de réagir, car, la campagnarde, pendant la seconde partie du dix-neuvième siècle, a été faussement

dirigée par l'enseignement primaire et secondaire. Pendant qu'on facilitait son éducation à contre-sens, travaillant à la déraciner et à la dégoûter de son milieu, on lui faisait perdre une partie de son savoir professionnel et de ses aptitudes traditionnelles.

Nous avons encore connu de ces vieilles paysannes, providence et trésor de la maison, dont on peut dire qu'elles étaient vraiment bonnes à tout faire dans le véritable sens du terme.

La cuisine n'avait pour elles aucun secret, elles connaissaient l'art des conserves et des confitures ; boulangères adroites, pâtissières, jardinières, elles possédaient les éléments de différents métiers, fabriquaient et réparaient dans la maison un tas de choses, et, quand les artisans, tailleur, couturière ou cordonnier, venaient s'installer à la ferme pour habiller la maisonnée, elles devenaient leurs auxiliaires, exécutant avec eux les parties les moins compliquées de l'ouvrage, travaillant du ciseau et de l'aiguille sous la direction de la tailleuse.

Ces femmes-là connaissaient les simples et l'art de s'en servir, elles préparaient des liqueurs exquis ; tricoteuses infatigables, dentellières, elles ne restaient pas inoccupées une seule minute, ce qui ne les empêchait point d'aller à l'église tous les jours et de dire leur chapelet.

Hélas ! ces beaux types d'humanité sont devenus rares ; l'école a trop souvent fait de leurs petites-filles des pimbêches d'une incapacité notoire qui font mal et méchamment leur besogne, ne rêvant que colifichets, cinématographes et bals publics.

Pour celles-là, la campagne n'a plus d'attraits, elles sont les désenchantées et préparent leur évasion !

L'instruction primaire contemporaine attache une grande importance au savoir d'une foule de choses superflues et pas assez à la préparation à la vie ; et, c'est pourquoi elle nous fournit tant de déclassées qui deviennent des épaves. Les femmes du peuple, autrefois, lisaient et écrivaient à peine, mais elles avaient reçu une forte éducation ménagère et professionnelle, basée sur la tradition

et l'expérience familiale, qui était pour elles d'une utilité bien plus certaine que l'enseignement théorique et abstrait qu'on inflige à leurs descendantes.

Il est donc absolument urgent de rétablir les professions agricoles féminines sur les anciennes bases, tout en rendant à la paysanne l'amour de sa mission ; mais, ce n'est pas tout ; en dehors du métier agricole proprement dit, il en est d'autres plus spécialisés qui pourraient fleurir au village et que nous négligeons.

On l'a compris en Suisse et en Belgique où l'on a fondé des écoles de jardinières qui donnent aux élèves qui les fréquentent la possibilité d'exercer une profession pour laquelle les femmes décèlent des aptitudes remarquables, et qui, au prix, atteints maintenant par tous les produits de la terre, devient excessivement rémunératrice.

Beaucoup de jeunes filles de la classe rurale aisée, qui ont à leur disposition un carré de terrain et un petit capital devraient se laisser tenter par cette profession d'horticultrice.

Une femme intelligente, connaissant bien la partie, sachant spécialiser ses cultures suivant la nature du terrain et du climat, pourrait arriver à des résultats merveilleux ; elle s'assurerait son indépendance économique et un mariage avantageux.

Nous avons également établi en Suisse une œuvre qui forme des gardes-malades pour la campagne. Tout en rendant leurs soins, elles font pénétrer dans les intérieurs des notions d'hygiène, et rendent d'inappréciables services.

La présence dans un village d'une seule de ces infirmières réellement préparée, tarit dans ses causes la mortalité infantile, empêche la propagation des épidémies.

Le petit commerce dans nos bourgades et nos villages périclité souvent parce qu'il est mal conduit ; nous voyons tous les jours s'établir autour de nous des marchandes qui ne connaissent pas l'a. b. c. de leur profession et vont à la faillite. Elles se tireraient parfaitement

d'affaire, au contraire, si elles avaient été formées pratiquement et sérieusement.

Ouvrons donc des écoles de commerce pour les jeunes filles, à l'image de celle que dirige, avec tant d'autorité, à Fribourg, M. Max Turmann, mais, avec un programme plus adapté aux conditions de la vie rurale et à ses besoins.

Sur ce point, l'éducation de la classe moyenne est à refaire, les Liges sociales d'acheteurs s'en occupent. En formant pour nos campagnes des commerçantes avisées, nous pourrions contribuer à remettre en honneur certaines pratiques et certains goûts.

Pourquoi ne préparerions-nous pas des femmes à la profession d'aubergiste ? Nous avons en Suisse des écoles de maîtres-d'hôtel, mais il n'y a rien du même genre pour les femmes, et ces institutions ne s'intéressent qu'aux grands caravansérails et pas aux établissements plus modestes qui sont cependant plus nombreux.

L'organe du Touring-Club de France a écrit plus d'un article sous ce titre : « Nous avons besoin d'une école d'aubergiste », mais il ne pensait qu'aux hommes, alors que dans ce métier-là bien souvent ce sont les femmes qui tiennent le sceptre.

Il ne saurait être indifférent au point de vue social que nos auberges villageoises soient tenues d'une certaine façon et conduites avec un certain esprit ; elles demeurent le salon du peuple, c'est là que se donnent les rendez-vous d'affaires, là que s'opèrent les transactions ; une auberge bien tenue est une providence pour un village, elle attire et retient les voyageurs, elle est une source de fortune pour ses tenanciers.

J'allongerais démesurément cet exposé en abordant successivement toutes les autres professions véritables, tous les métiers qui peuvent être exercés par des femmes à la campagne.

En ressuscitant quelques-uns de ces derniers nous mettrions une digue à l'envahissement de la camelote. La femme peut utilement se livrer au tissage, à la chapellerie,

à la sculpture sur bois, elle peut être coiffeuse, tailleurse, cordonnière, fabricante de sacs et de couvertures, etc.

Dans chaque contrée, il y a des métiers régionaux qu'on devrait soutenir et qu'on laisse disparaître.

Je vous invite du reste, Mesdames, à chercher de nouvelles professions féminines, à former des types nouveaux, à creuser à l'activité humaine d'autres canaux.

« Il me paraît qu'à l'heure actuelle, nous dit M<sup>lle</sup> de Mülinen, la question du choix d'une vocation exige en premier lieu que l'on en crée de nouvelles en suivant l'exemple de la grande initiatrice, la nature. N'est-ce pas elle que doit copier quiconque aspire à créer un chef-d'œuvre. Et à quoi travaille-t-elle sans cesse ? A produire des variétés, des individualités, des types et des espèces aussi différentes les unes des autres que possible. Elle a pris pour devise le mot diversité. Elle sait bien que la spécialisation de chaque unité est indispensable au tout. Plus elle peut se développer richement et de façons diverses, plus elle produit de forces vitales et nourricières. Plus les créatures sont différentes les unes des autres, et moins leurs besoins sont identiques, comme aussi, moins elles auront de peine à trouver un sol capable de les nourrir et plus aisément elles s'élèveront. »

L'année dernière à Dijon, M<sup>lle</sup> de Marmier nous a présenté un très beau rapport sur les œuvres du travail à la campagne ; elle a soulevé tous nos applaudissements en nous faisant parcourir le champ de son admirable activité. Elle s'est surtout employée à nous parler et à nous recommander ce que je nommerai les métiers secondaires ou d'appoint, qui servent surtout à employer les femmes et les jeunes filles pendant les loisirs de l'hiver et qui s'ajoutent à leurs occupations principales et normales.

Il ne faut certes pas négliger de réintroduire ces petites industries familiales, comme la dentelle, la broderie, le tricotage, la fabrication des boutons, des brosses, la paille tressée, ce sont là des travaux qui peuvent être

exécutés indistinctement par toutes les femmes et toutes les jeunes filles d'une contrée, avec un peu d'habitude ; ils sont recommandables, mais peuvent conduire au *sweating-system*. Souvent, certaines femmes usent leurs yeux à faire de la dentelle pour un salaire dérisoire, négligeant leurs devoirs immédiats, ne se donnant plus la peine de raccommoder et de confectionner les vêtements qu'elles achètent tout faits, et de mauvaise qualité, perdant ainsi le profit qu'elles retirent de l'exercice abusif d'une industrie secondaire.

C'est pourquoi, et ici je me retrouve d'accord avec M<sup>lle</sup> de Marmier, nous devons surtout faire pénétrer dans nos campagnes les industries à domicile, dites de luxe, et particulièrement celles qui constituent une industrie régionale.

Il faut fabriquer des choses qui exigent le travail de la main, qui peuvent être parées d'un reflet d'art et non pas s'amuser à concurrencer la machine qui étend du reste tous les jours son domaine.

Le goût du public s'affirme pour tous les ustensiles rustiques d'autrefois, pour les anciennes parures, pour les vieux bonnets et tant d'autres choses que les antiquaires et les collectionneurs se disputent. Ces objets varient d'une contrée à l'autre, ils procèdent d'une esthétique différente, et l'on trouverait grand profit à reprendre leur fabrication là où elle a été abandonnée.

Mesdames, je vous en conjure donc ; cherchez à doter les jeunes filles auxquelles vous avez l'occasion de vous intéresser, de métiers clefs, de métiers complets, c'est pour vous le meilleur moyen, le plus efficace, de les sauvegarder contre leurs propres entraînements et contre les exploitations dont elles sont menacées.

Et s'il vous arrive, grâce à vos efforts dans ce sens, de fonder une seule famille sur des bases inébranlables, cela vaudra cent fois mieux que tout ce que vous pourriez faire pour assurer une protection fragmentaire et transitoire à des milliers de jeunes filles.

Du reste, une chose n'exclut pas l'autre, et si je me

permets d'insister aujourd'hui sur cette question du métier, c'est parce que je vois, tous les jours, vers quels abîmes de misère ou de honte sont entraînés tant de jeunes filles, professionnellement désarmées ! Malgré toutes les plaintes que font entendre ceux qui s'adonnent à l'exercice d'un métier manuel, malgré les fâcheuses expériences que font un grand nombre d'entre eux, le plus souvent par leur faute, les perspectives qui s'ouvrent dans le domaine des petits métiers féminins, de la petite industrie familiale, pour une jeune fille intelligente et active, sont bien meilleures que ces carrières d'institutrices, de demoiselles de magasin, d'employées d'administration, qui ne conduisent le plus souvent qu'à une vieillesse de dénuement et d'isolement.

(A suivre.)

B<sup>nne</sup> de MONTENACH.